Document généré le 11 juil. 2025 21:04

Continuité

CONTINUITÉ

La foi en l'innovation

Valérie Gaudreau

Numéro 152, printemps 2017

Églises modernes. Oeuvres de pionniers

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85294ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaudreau, V. (2017). La foi en l'innovation. *Continuité*, (152), 16–20.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

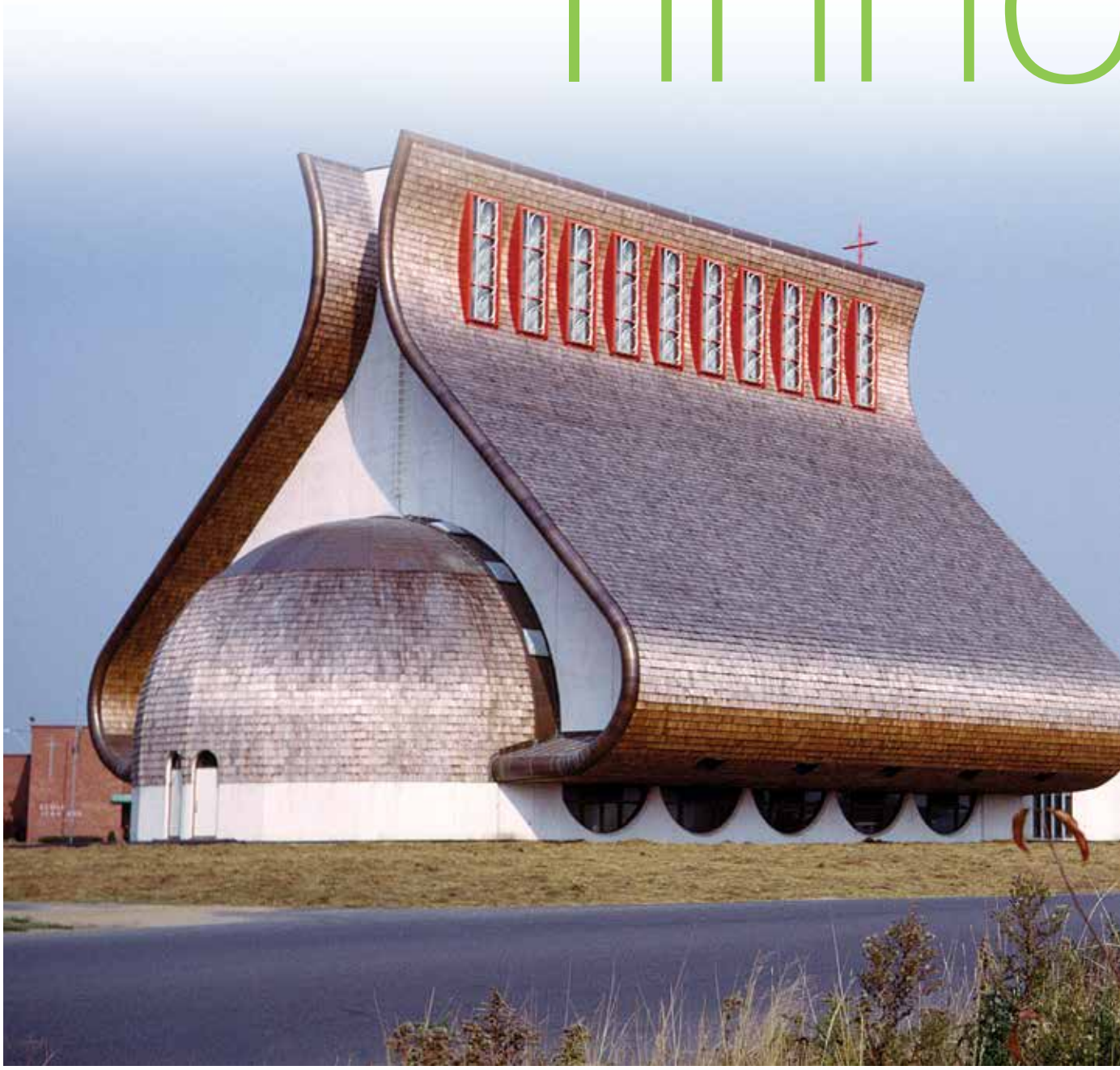
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La fo
l'inno



oi en ovation

Les lieux de culte modernes témoignent d'une période marquée par une explosion démographique, un renouveau liturgique et une grande créativité architecturale. Petit voyage dans le temps pour les apprécier à leur juste valeur.

VALÉRIE GAUDREAU

Avec leur architecture originale, leur extérieur en béton, leur façade vitrée ou leur clocher revisité, les églises modernes du Québec étonnent encore, plus d'un demi-siècle après leur construction. Elles sont souvent mal aimées. Pourtant, leurs concepteurs ont joué un rôle de pionniers dans l'histoire de l'architecture depuis 1945. Ces édifices ont été de véritables laboratoires architecturaux avec, en toile de fond, une Église catholique en mutation, à l'image d'une société en plein bouleversement.

« On a des églises modernes d'une valeur internationale. Des chefs-d'œuvre », lance d'entrée de jeu France Vanlaethem, professeure émérite de l'École de design à l'UQAM et présidente de Docomomo Québec, un organisme voué à la documentation et à la préservation du patrimoine architectural moderne. L'experte a consacré à ces lieux de culte une bonne partie de son ouvrage *Patrimoine en devenir. L'architecture moderne du Québec*, paru en 2012.

À première vue, il peut sembler étonnant que la construction de bâtiments si avant-gardistes et audacieux soit venue de l'Église catholique, généralement associée à un certain conservatisme.

C'est compter sans les changements sociaux, démographiques et liturgiques qui ont permis l'ouverture à une architecture aussi singulière. « Les gens dans l'Église étaient majoritairement plus progressistes qu'on l'imagine », résume Alain Bouchard, coordonnateur du Centre de ressources et d'observation de l'innovation religieuse (CROIR) de l'Université Laval.

L'église Notre-Dame-des-Champs, à Repentigny, surprend avec ses courbes atypiques. Elle a été conçue par Roger D'Astous. L'architecte est le sujet d'un documentaire, signé Étienne Desrosiers, dont le DVD doit sortir en avril.
Photo : Lévis Martin, 1963

Dans les années 1950 et 1960, les architectes, soutenus par l'ouverture du clergé envers l'innovation, explorent des matériaux comme le béton et laissent une grande place à la lumière.

La chapelle de l'Oratoire-Saint-Joseph, à Saguenay, annonce le renouveau architectural des années 1950 et 1960. Léonce Desgagné l'a pourvue d'arcs polygonaux en béton, de murs de brique et de sols de céramique.
Photo : Sylvain Lizotte, ministère de la Culture et des Communications

Révolution pas si tranquille

En somme, les ecclésiastiques ont aussi senti souffler le vent de la Révolution tranquille qui a chamboulé toutes les sphères de la société québécoise dans les années 1950 et 1960. Sur le plan de la célébration religieuse, le virage est officialisé par le concile œcuménique Vatican II, ouvert à Rome le 11 octobre 1962 par le pape Jean XXIII. *Exit* les messes en latin : on souhaite une Église plus proche du peuple et des rites auxquels les fidèles peuvent participer davantage. Cette philosophie se reflète dans l'aménagement intérieur des espaces voués à la liturgie. Désormais, le prêtre fait face à l'assemblée au lieu de lui tourner le dos, et les bancs se rapprochent de l'autel.

Mais l'architecture des lieux de culte n'attend pas la tenue du concile pour entamer son évolution. Dès 1945, la vitalité économique de l'après-guerre se fait en effet sentir. Le fameux *baby-boom* et l'explosion de la classe moyenne favorisent le développement des banlieues, un étalement urbain qui se traduit par la fondation de nombreuses paroisses. Au point où, selon une recension effectuée par le Conseil du patrimoine religieux du Québec en 2013, pas moins de 1070 églises sont construites après 1945.

France Vanlaethem repère dans des édifices des années 1940 des signes précurseurs de ce qui constituera le grand renouveau architectural des années 1950 et 1960. La chapelle de

l'Oratoire-Saint-Joseph, à Saguenay, devient ainsi, dès son achèvement en 1943, « une manifestation précoce et aboutie de l'art religieux renouvelé ». L'architecte Léonce Desgagné donne à l'édifice des arcs polygonaux en béton, des murs de brique et des sols de céramique. Son influence ? Le moine français Dom Bellot. Considéré comme un maître par une nouvelle génération d'architectes, Dom Bellot préconise « la continuité plutôt que la rupture, tout en ne dédaignant pas les innovations techniques », selon la spécialiste.

L'église Saint-Marc (aujourd'hui nommée La Bible Parle), située dans le secteur La Baie à Saguenay, représente un autre tournant. Elle est érigée en 1956 par Paul-Marie Côté, l'un des architectes les plus novateurs du Québec. « En exploitant la rigidité de formes géométriques simples comme le triangle [...] et la plasticité du béton, son projet s'éloigne de l'image traditionnelle du lieu de culte paroissial », écrit M^me^ Vanlaethem. L'édifice se distingue aussi par son clocher indépendant et son autel, placé de manière à ce que le prêtre officie face aux fidèles (voir « Modernes & magnifiques », p. 32).

Dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Sainte-Foy, on trouve plusieurs œuvres du sculpteur Lauréat Vallière.
Photo : Lévis Martin, 1961

Recherche de proximité

« À cette époque, on voulait des célébrations un peu moins figées. Un des grands principes était la participation active des fidèles à la liturgie », explique M^gr^ Marc Pelchat, vicaire général du diocèse de Québec et professeur associé à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval. « Il y avait un esprit moins triomphaliste. On recherchait une ambiance plus simple et épurée. »

Cette volonté accrue de proximité et de simplicité incite l'Église à construire des lieux de culte dans les banlieues naissantes, formées de larges rues et de maisons unifamiliales. « On a commencé à imaginer des églises dont l'extérieur se moulait davantage à cet environnement urbain, poursuit le vicaire général. Comme elles étaient construites au milieu des *bungalows*, elles possédaient un clocher plutôt bas, parfois au ras du sol. Elles avaient aussi une fenestration abondante qui leur permettait de s'intégrer davantage au quartier. »

Ces caractéristiques se retrouvent largement dans les constructions des années 1950 et 1960. Soutenus par l'ouverture du clergé envers l'innovation, les architectes explorent alors des matériaux comme le béton et laissent une grande place à la lumière.

Ces églises du renouveau

Dans la région de Québec, M^gr^ Pelchat cite l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Sainte-Foy. Inaugurée en 1955, l'œuvre de l'architecte Philippe Côté abrite des sculptures de Lauréat Vallière. Dans le même secteur se situe aussi Saint-Denys, avec son audacieuse toiture formée de deux triangles. Cette église réalisée en 1964 par l'architecte Jean-Marie Roy a été désacralisée, puis convertie avec succès pour devenir la bibliothèque Monique-Corriveau, en 2013.

Toujours dans l'arrondissement de Sainte-Foy, l'église Saint-Louis-de-France, avec son toit plat et sa forme polygonale, presque circulaire, est un autre exemple de bâtiment adapté à la nouvelle réalité. L'architecte Gilles Côté la dessine en 1960. « À l'intérieur, l'assemblée est placée en demi-cercle. On trouve aussi plusieurs salles. Comme on ne se réunissait plus seulement pour la messe, on avait pensé à aménager de petits salons », poursuit M^gr^ Pelchat. Une innovation en accord avec le virage communautaire que l'Église catholique amorce à l'époque.

Dans son livre *Patrimoine en devenir*, France Vanlaethem retient l'église Christ-Roi de Joliette qui, dès 1953, affiche une architecture « plus simplifiée que jamais auparavant au Québec » (à voir en p. 32). Quelques années plus tard, en 1962, est inaugurée l'église Saint-Maurice-de-Duvernay, à Laval (p. 34). Cette « œuvre moderniste magistrale » témoigne d'une quête d'harmonie entre les églises et l'étalement urbain, selon l'experte, qui note « le volume ramassé de la nef, l'accord des matériaux et la pénétration de la lumière par des baies qui échappent au regard ».

La simplicité, voire l'humilité, domine ces lieux de culte bien éloignés des cathédrales d'antan. Une modestie « en accord avec une Église catholique romaine de plus en plus soucieuse de se rapprocher des fidèles », écrit France Vanlaethem.

Culte en mutation

« À l'intérieur de l'Église, la génération de cette période voulait changer le monde. On assistait au regroupement de prêtres et de laïcs qui voulaient se rapprocher des plus démunis, s'engager dans les luttes sociales. On démocratisait plein de choses », selon Alain Bouchard, coordonnateur du CROIR. L'expérience religieuse se transformait aussi. « On intégrait des chants populaires aux célébrations ; on cherchait à créer un climat, une expérience. » Le chargé de cours en théologie cite notamment les « messes à gogo » animées par des groupes de musique, qui marquaient un désir d'attirer les jeunes.

Afin de placer les fidèles au cœur de la célébration, l'architecte Gilles Côté a imaginé une assemblée en demi-cercle pour l'église Saint-Louis-de-France, à Sainte-Foy. Ce type d'aménagement intérieur demeure rare.
Source : Conseil du patrimoine religieux du Québec

Mais ces innovations tant architecturales que sociales ont-elles réellement apporté le changement souhaité sur le plan liturgique ? Mgr Marc Pelchat émet des réserves.

Il existe quelques exceptions, comme l'assemblée semi-circulaire de l'église Saint-Louis-de-France. En général, toutefois, l'aménagement intérieur des bâtiments n'a pas vraiment réussi à placer les fidèles au cœur de la célébration, estime le vicaire général du diocèse de Québec. Malgré la volonté d'accroître les échanges, la disposition des lieux est restée sensiblement la même. « C'est toujours le même modèle d'une assemblée avec des bancs en rangées face à un autel, déplore-t-il. On n'a peut-être pas assez réfléchi à un nouvel aménagement liturgique. Les architectes ont souvent reproduit ce qu'on trouvait auparavant dans les églises anciennes, c'est-à-dire une configuration similaire à une scène de théâtre. »

Ce « théâtre », les paroissiens s'en détacheront inéluctablement dans les années suivantes. Les réformes architecturales et religieuses n'auront pas suffi à maintenir la fréquentation des lieux de culte. Plusieurs d'entre eux se trouvent aujourd'hui désacralisés, en quête d'une nouvelle vocation qui deviendra, peut-être, leur planche de salut.

Un legs à préserver

Le dur sort qui frappe les églises modernes ces temps-ci pose une autre question bien actuelle : celle de la reconnaissance publique accordée aux architectes novateurs qui les ont conçues.

Professeur à l'École d'architecture de l'Université de Montréal, Georges Adamczyk se demande ouvertement si ces explorateurs de nouveaux matériaux et de nouvelles formes sont reconnus à leur juste valeur. Il cite les Jean-Marie Roy, Évans St-Gelais et Roger D'Astous, à qui l'on doit notamment la très originale Notre-Dame-des-Champs, à Repentigny. « Je plaide fortement pour qu'on regarde les églises modernes du Québec comme des incitatifs à la créativité pour les architectes d'aujourd'hui. Pour faire aussi bien, il faut que les jeunes comprennent ce que leurs aînés ont fait. On ne crée pas à partir de rien », soutient le chercheur au Laboratoire d'étude de l'architecture potentielle.

Au-delà de la notion de patrimoine religieux, les églises modernes constituent-elles des jalons marquants de l'architecture québécoise ? Leur fonction semble éclipser leurs qualités formelles, au point de faire oublier que ces édifices possèdent une valeur en soi. « Que ce soit sur le plan du passé religieux ou de l'expérimentation architecturale, c'est clair que c'est un héritage formidable, lance le spécialiste. Maintenant, dans notre rapport à la modernité, est-ce que ces bâtiments sont si significatifs ? Est-ce qu'ils constituent un ancrage territorial et culturel ? Peut-on prendre appui dessus pour inventer une architecture locale ? Ce n'est pas absolument évident. »

Georges Adamczyk ne croit pas pour autant que la partie soit perdue. « Je vois les églises modernes comme un grand laboratoire, et comme un patrimoine qui pourrait faire l'objet d'une transmission plus importante », conclut-il. ◆

Valérie Gaudreau est journaliste au quotidien *Le Soleil*.